

---

Michèle Riot-Sarcey

## Temps et histoire en débat. "Tout s'oublie" et "rien ne passe"

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Michèle Riot-Sarcey, « Temps et histoire en débat. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 25 | 2002, mis en ligne le 25 mai 2005, Consulté le 05 février 2012. URL : <http://rh19.revues.org/index414.html> ; DOI : 10.4000/rh19.414

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rh19.revues.org/index414.html>

Document généré automatiquement le 05 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Michèle Riot-Sarcey

## Temps et histoire en débat.

“Tout s’oublie” et “rien ne passe”

Pagination de l'édition papier : p. 7-13

- 1 Tout semble avoir été dit sur le rapport familial de l'historien au temps. Cependant, l'idée, simple en apparence, suscite encore des interrogations et provoque des malentendus, sans engendrer des échanges d'ordre épistémologique. Pourtant, le temps dans sa linéarité, compagnon des récits historiques, n'est pas toujours perçu au rythme des horloges. Sous ses multiples facettes, il déborde la durée et dérange les continuités, en s'emparant des esprits pour s'arrêter, perdurer, bousculer, infléchir les comportements et bouleverser, parfois sans rien changer des rapports sociaux, les modes d'être au monde.
- 2 Temps et histoire ne marchent pas, comme on le sait, d'un même pas. Le passé se déploie dans le temps et le temps passe en effaçant la part majeure du passé. Il me semble que la tâche de l'historien se situe précisément à un point de convergence entre deux visions du XIX<sup>e</sup> siècle, également partagées par les contemporains : entre l'obsession de Balzac devant le temps qui passe, quand “tout s’oublie” et l'objection qu'adresse Baudelaire à ses contemporains, oublieux du passé et satisfaits devant le passage triomphant du progrès : “rien ne passe”. C'est pourquoi il ne peut être question d'entrecroiser mémoire et histoire, tant les subjectivités individuelles interfèrent dans les visions du présent autant que dans les constructions du passé. En ce sens, l'objectivation du passé est aussi illusoire que l'idée d'une “mémoire” comme “présent du passé”<sup>1</sup>. L'objectivation ne peut atteindre qu'un fragment du passé. Pour l'essentiel, les sujets agissants --sujet assujetti, effacé ou nié et sujet en pouvoir de dire ses actes et de penser le devenir des hommes comme l'action des autres-- sont au cœur de la fabrique de l'histoire, dans son avènement comme dans son écriture. Et, par effet de sens, la part majeure des expériences du passé reste inaccessible à l'historien. À ces questions, me semble-t-il, nous sommes confrontés, si nous voulons dépasser la sentence de Hegel selon lequel la seule histoire possible serait celle des vainqueurs : une histoire dont l'intelligibilité est accessible à la raison universelle<sup>2</sup> et qui se façonne à travers les discours d'hommes, en puissance de transcrire les faits, y compris ceux qui leur échappent, dans un rapport de continuité temporelle.
- 3 Émile Benveniste distingue trois types de temps : “le temps physique”, “le temps chronique” et le “temps linguistique”, lequel est irréductible aux deux autres par les formes d'énonciation que suppose la construction d'un discours sur le “physique” comme sur le “chronique”. Si l'objectivation du temps physique est dans l'ordre des choses, le temps chronique, “fondement de la vie des sociétés”, comprend une double dimension, subjective et objective. Et, de fait, la multiplicité des temporalités individuelles reste insaisissable dans l'unicité d'un savoir temporel toujours présupposé. “Ce sont [des] repères --j'ajouterais : *seulement*-- qui donnent la position objective des événements, et qui définissent donc aussi notre situation par rapport à ces événements. Ils nous disent, au sens propre, où nous sommes dans la vastitude de l'histoire, quelle place est la nôtre parmi la succession infinie des hommes qui ont vécu et des choses qui sont arrivées”<sup>3</sup>. Or, c'est par le langage que la jonction entre passé et présent s'opère. Là, le temps linguistique est à l'œuvre, mais en réalité, selon Benveniste, il n'y a qu'un temps possible : le présent. “Le langage ne dispose que d'une seule expression temporelle, le présent [...]. Celui-ci, signalé par la coïncidence de l'événement et du discours, est par nature implicite”<sup>4</sup>. D'où la confusion des temps, l'interpénétration des subjectivités, celle des acteurs interprètes des faits contemporains, entremêlée à celle de l'historien, lui-même muni d'outils conceptuels propres à son temps.
- 4 En l'absence de toute réflexion sur ces interférences, l'historien a tendance à privilégier le sens dominant, celui qui l'a emporté aux dépens de bien d'autres, par le sens univoque donné à l'événement considéré. De plus, par la pratique de l'objectivité dite scientifique, celui-ci feint de se croire à l'abri de l'anachronisme, à la manière de Fustel de Coulanges, soucieux

de taire les connaissances présentes pour mieux comprendre *l'habitus* des anciens. Or, en suivant les recommandations de Nicole Loraux, le rapport conscient de l'analyste entre présent et passé permet de poser au passé des questions que les contemporains ne se posaient pas<sup>5</sup> --projet esquissé par Marc Bloch, comme on le sait. Et pour l'essentiel, cette méthode est aujourd'hui courante, sans être réellement pensée. Aussi importe-il de réfléchir à ces tensions entre temporalités : là, je situerais le travail de l'historicité par l'analyse des signifiants en constante évolution dans le jeu de leur transmission.

5 La notion, difficile, n'est pas toujours bien comprise et souvent, à mon sens, assimilée, à tort, à l'idée de temporalité.

6 François Hartog fut le premier, en France, à ma connaissance, à employer le terme dans un usage bien spécifique, en forgeant le syntagme de "régime d'historicité". "J'entends par là, une formulation savante de l'expérience du temps qui, en retour, modèle nos façons de dire et de vivre notre propre temps [...]. Un régime d'historicité ouvre et circonscrit un espace de travail et de pensée [...]. Il rythme l'écriture du temps, représente un ordre du temps auquel on peut souscrire ou, au contraire (et le plus souvent), vouloir échapper, en cherchant à en élaborer un autre [...]. Quand le passé n'éclaire pas le futur, l'esprit marche dans les ténèbres"<sup>6</sup>.

7 Ce qui importe à François Hartog, c'est de penser et travailler *l'expérience* du temps dans un rapport que je devine en tension entre des temporalités différentes.

8 L'idée d'expérience --notion clé me semble-t-il en histoire-- traverse les travaux de Reinhardt Koselleck. Le théoricien de l'histoire pose comme centrale la question du langage et, par là même, du sens.

9 À propos de l'événement --moment de différenciations de l'expérience--, il rend compte de l'écart entre événement, interprétations et récit. "L'avant et l'après constituent l'horizon du sens"<sup>7</sup>. Parce qu'il "subsiste toujours un écart entre l'histoire en cours et ses conditions de possibilités langagières". Le travail de l'historien peut alors s'apparenter à celui du littéraire par l'analyse des enjeux sémantiques qui révèlent des conflits de pouvoir dans le jeu d'interprétations synchroniques puis diachroniques.

10 Empruntant à Dilthey la notion d'historicité, Koselleck l'explicite. "Avec la notion d'historicité, la philosophie et l'herméneutique ont repris à leur compte une catégorie à même de fonder, pour ainsi dire métaphoriquement, la relativité (en perpétuel dépassement de soi) de tout ce qui est historique et, par là même, elles sont parvenues à lui dérober ce qu'elle avait d'irritant. La notion d'historicité exprime, d'une manière particulière, ce qui avait été visé au XVIII<sup>e</sup> siècle avec celle d'histoire générale --en tant que condition de possibilité de l'histoire"<sup>8</sup>. Avec Koselleck, la notion prend forme, mais seulement comme esquisse. Signifiant à la fois la réalité d'un processus historique et sa conceptualisation, le mot *Geschichtlichkeit*<sup>9</sup>, en ce sens, reste trop général pour élaborer une réflexion sur les enjeux de signification.

11 C'est la raison pour laquelle, l'apport d'Henri Meschonnic me semble important, y compris pour les historiens, quelque peu malmenés par le théoricien du langage. Celui-ci travaille la notion dans un rapport étroit entre sujet et signification. "L'historicité n'est pas simplement l'inscription des valeurs dans l'histoire. Ce ne serait que leur caractère historique. L'histoire consiste exactement dans l'illusion d'une limitation du sens aux conditions de production du sens, l'illusion que la connaissance du sens n'est autre que la connaissance de ses conditions. C'est le positivisme des historiens. Dans la mesure où leur certitude de science les rend sourds à la théorie du langage. Mais l'historicité rassemble ces conditions et la capacité en même temps, de transformer les conditions du voir, du sentir, du comprendre, du lire et de l'écrire, imprévisiblement, de telle sorte que cette transformation, qui est l'activité d'un sujet, se communique indéfiniment à d'autres sujets..."<sup>10</sup>. Cependant, la difficulté s'accroît quand Meschonnic affirme que l'historicité du non-sujet s'avère irréprésentable. Si l'idée me semble juste, prise à la lettre, sa mise en œuvre rend l'écriture de l'histoire presque impossible.

12 J'en déduis que l'historien est assigné à une double tâche quand il cherche à échapper aux données de l'histoire : *à la fois interroger la construction du sens et enquêter sur le sujet qui le porte.*

13 C'est pourquoi le terrain de l'expérience peut être le lieu de découverte du processus de fabrique de l'histoire : expériences dans l'événement, par exemple, dont l'interprétation, en

dernière instance, aboutit, le plus souvent, à la négation des sujets pris dans le mouvement de l'histoire.

- 14 Dans ses formes langagières, l'expérience peut être saisie, dans son présent comme dans son devenir, à partir d'enjeux sémantiques, lisibles dans les pratiques textuelles et perceptibles dans les traces laissées par les contemporains. Mais les traces sont inégalement accessibles : les fondateurs d'effectivité historique, aux repères continus (comme le libéralisme par exemple), sont largement privilégiés au détriment des épreuves de ceux qui font usage de termes dont la signification reste étrangère au sens commun des mots, particulièrement politiques. Là, tout un ensemble d'espoirs inaccomplis et de compréhensions éphémères sont perdus pour l'histoire. D'autant que, le temps faisant son œuvre, l'écart se creuse entre mémoire et histoire.
- 15 La réflexion d'un Balzac me paraît intéressante à cet égard. Obsédé par la coupure révolutionnaire qui se répète en 1830 dans l'inachèvement, il tente, avec *Une Ténébreuse affaire*, de faire retour sur les erreurs d'un temps dont l'impossible rédemption sera imaginée, plus tard, par l'écriture de *L'Envers de l'histoire contemporaine*. "Ceux qui lisent aujourd'hui [1833-1840] des histoires de la Révolution Française ne sauront jamais quels immenses intervalles la pensée publique mettait entre les événements si rapprochés de ce temps [situation des événements du récit au début du premier Empire]. Le besoin général de paix et de tranquillité, que chacun éprouvait après de violentes commotions, engendrait un complet oubli des faits antérieurs les plus graves" <sup>11</sup>. Le rapport au passé récent, presque passé présent, est au cœur des préoccupations des contemporains et sans doute à l'origine d'une philosophie de l'histoire rendue nécessaire par l'effacement de la puissance transcendante que représentait la théologie d'Ancien régime. "C'est qu'en ce début du siècle, encore sous le choc de la coupure révolutionnaire, penser l'Histoire impliquait de repenser le Temps" <sup>12</sup>.
- 16 Le processus par lequel "tout s'oublie", dans la reconstruction du temps, est accessible dans la plupart des discours de l'époque. Soulignons l'intérêt de cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle où nombre de créateurs d'idées, novatrices avant que d'être normatives, de Guizot à Tocqueville, disent ce qu'ils font et font ce qu'ils disent. Thiers en est une figure presque emblématique.
- 17 Afin de concrétiser mon propos, je souhaiterais, ici mettre en œuvre le travail partiel de l'historicité <sup>13</sup>, par l'esquisse d'une analyse d'un texte d'Adolphe Thiers, de 1831. Tentative expérimentale d'autant plus intéressante que Thiers fait un usage du temps très particulier -- comme beaucoup d'adeptes du gouvernement des hommes.
- 18 Afin d'écarter les critiques à l'encontre de "Juillet", de ce qu'il nomme "quelques scènes de chouanneries", Thiers expose sa vision du gouvernement. "Pour faire cesser [les manifestations], il faut calmer, éteindre les passions [...], c'est du temps qu'il faut, quand on n'a pas recours aux mesures violentes [...]. Il faut donc tout attendre du temps qui coûte, il est vrai, à l'impatience des hommes, mais qui seul dissout les partis, en leur montrant la vanité de leurs espérances, l'impuissance de leurs menées [...]. *Il n'y a point de répugnance que ce temps si bienfaisant n'efface*" <sup>14</sup>. L'homme politique donne ici une preuve remarquable de la maîtrise du temps. Son aptitude à dominer les hommes se lit dans sa capacité à user du temps, mis au service d'un pouvoir en phase de constitution.
- 19 Dans ce texte, destiné à ses pairs plus qu'aux contemporains dans leur indifférenciation, l'interprétation de l'événement révolutionnaire consiste non pas à nier le fait, mais à engommer les aspérités. Thiers rétablit ainsi le lien entre passé immédiat et présent d'avenir en instituant une continuité, certes déstabilisée mais non encore défaite par les Trois glorieuses. Il lui importe, tout d'abord, d'effacer l'idée de rupture. Et, dans ce dessein, il invoque l'effet du temps. Mais avant d'en affirmer son propre usage, il procède par négations successives des sujets révolutionnaires. Il commence par attribuer l'essentiel de la responsabilité du conflit à Charles X : "Il créa ce célèbre ministère du 8 août qui a fait les ordonnances, amené la révolution de Juillet et produit la monarchie de 1830" <sup>15</sup>. Ce détour rhétorique lui permet, en une phrase, de restituer au roi sa puissance en le faisant advenir comme seul sujet, au sens auteur du terme, des événements. La Révolution est ainsi réduite à une "crise de régime". Cependant la démonstration serait insuffisante si la royauté et la France n'étaient pas réconciliées pour légitimer la nouvelle monarchie, issue des barricades et si bien mise

en pièce par Heinrich Heine<sup>16</sup>. Le peuple, objet de sollicitude, n'est que l'instrument de La France. Si Charles X fit un "coup d'État", la "France fit une Révolution"<sup>17</sup> "politique" qui, par opposition à 1789, n'impliquait aucun bouleversement "social"<sup>18</sup>. La séparation entre politique et social est désormais inscrite dans la pensée libérale et devient, par construction répétitive, le credo de toutes les autorités politiques en accédant au *sens commun*. Peu à peu, au fil de la démonstration, le peuple échappe au réel ; dans ses représentations abstraites, il n'est plus que métaphores. "Paris a fait la révolution de Juillet, Paris, c'est-à-dire toutes les classes de la capitale [...]. Parce que Paris et la France ne faisaient qu'un dans le moment"<sup>19</sup>. Cette négation du peuple comme sujet de sa propre cause, est, selon Thiers, dans l'ordre naturel d'un énoncé politique, car les mots dont le sens fait signe ne peuvent être prononcés par une entité non identifiée. Néanmoins, Thiers éprouve le besoin de donner un sens à l'événement en écartant tout autre forme d'interprétation. Car l'événement, dans sa dimension politique, introduit une conjoncture, impensable dans les termes traditionnels au moment de son avènement et qui reste irréductible au mode de penser commun<sup>20</sup>. Aussi est-il nécessaire de rétablir l'ordre ordinaire des choses et des gens. "Le peuple, par son ardeur naturelle, est toujours assez disposé à la révolte contre le gouvernement. Mais pour oser s'y livrer, il a besoin de recevoir le signal de la classe moyenne ; ce qui fait que le sort de tous les gouvernements est dans cette classe, c'est-à-dire dans l'opinion"<sup>21</sup>. On ne peut être plus clair et, nous le savons, l'ensemble de cette construction est largement partagé par les autorités de l'époque dont la finalité a pour objet de placer le peuple en position d'extériorité par rapport à l'opinion commune, malgré les protestations véhémentes de journalistes comme Armand Carrel, ou de Sociétés comme celle des *Amis du peuple*<sup>22</sup>.

20 Que savons-nous, en effet, aujourd'hui du "peuple" de 1830 ? Par le croisement des sources, l'essentiel des "faits" de Révolution a pu être restitué. Mais s'il a été possible de comptabiliser la part populaire en quantifiant la présence des métiers sur les barricades<sup>23</sup>, l'individu est absent et n'est représenté que par sa fonction. Que voulaient-ils ? Qu'espéraient-ils ? Pourquoi, en ce moment particulier, chacun était-il là ? Les sujets révoltés sont restés muets pour l'histoire. Les libéraux les ignorent, les républicains les invoqueront, les socialistes inventeront leur histoire, mais les espoirs, les compréhensions, les significations présentes dans l'événement révolutionnaire semblent faire défaut au récit historique si l'on en juge par la plupart des ouvrages disponibles aujourd'hui. Or, l'historien peut retrouver les traces des espoirs de 1830, sous des formes diverses : les pétitions adressées aux Chambres des représentants, les lettres aux écrivains, aux journaux (la correspondance parvenue au *Globe* est éloquente à cet égard), aux hommes politiques (Lamartine, Cabet par exemple). Enfin, dans la floraison de petits opuscules et autres manifestes qui fleurissent au lendemain des journées révolutionnaires, on peut découvrir des propos dignes de Michelet sur le "soleil de juillet", avec, en supplément, une critique des vainqueurs. "Au moment où j'étais en extase devant le magnifique horizon qui se déroulait devant nous, comme vous j'ai été surprise et pétrifiée d'horreur en voyant les lauriers de Juillet et la couronne de ses héros subir tant de hideuses métamorphoses"<sup>24</sup>.

21 Le peuple, dans sa composition différenciée, n'advient comme sujet de l'histoire, au sens téléologique, qu'au moment où il est en mesure d'accepter les termes du partage entre politique et social. C'est ainsi que la confusion, par l'espoir, s'installe en 1848, quand l'emporte, dans le temps court des revendications, l'idée de République démocratique et sociale. Mais très vite, avec la "victoire" du suffrage "universel", la question sociale est traitée hors des principes proclamés par les autorités républicaines ; l'universalité abstraite est alors détachée du quotidien des individus. La liberté reste le privilège de ceux qui déjà la possèdent. Aussi pourrait-on croire, que la vision de Marx n'a guère été dépassée. "Les hommes font leur propre histoire, or, ils ne la font pas de leur propre gré, mais selon des circonstances qu'ils ne choisissent pas eux-mêmes, qu'ils trouvent à leur arrivée, qui leur sont directement données et transmises"<sup>25</sup>.

22 C'est ici que le travail de l'historicité intervient. Comme fonction de l'analyse historique, il se limite à révéler des constructions sémantiques dont l'enjeu est resté invisible sur la longue durée des significations qui l'ont emporté dans le mode d'intelligibilité de l'histoire.

23 Car, en réalité, “rien ne passe”. D’autres événements succèdent à 1830 et font ressurgir, sous d’autres formes, espoirs et compréhensions perdues... Mais ceci est une autre histoire pour un autre temps. De mon point de vue, *penser l’historicité dans les discontinuités comme dans le temps long, c’est tout simplement aider à décrypter un processus de fabrique de l’histoire dans l’expérience conflictuelle de la mise en mots, expérience qui participe des “conditions de possibilité de l’histoire”*.

24 Michèle Riot-Sarcey est professeur  
à l’Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis

26

### Notes

1. Paul RICŒUR, *La Mémoire, l’Histoire, l’Oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 111.
2. Voir HEGEL, *Leçons sur la Philosophie de l’Histoire*, Paris, Éditions Vrin, 1946 (1831-32), 417 p.
3. Émile BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Éditions Gallimard, 1974, p. 72.
4. *Idem*, p. 74.
5. Voir Nicole LORAUX, “Éloge de l’anachronisme en histoire”, dans *Le Genre humain*, n° 27, juin 1993, pp. 23-39.
6. François HARTOG, “Temps et Histoire”, dans *Annales, Économies, sociétés, civilisations*, n° 6, novembre-décembre 1995, pp. 1220-1221.
7. Reinhardt KOSELLECK, *Le Futur Passé, contribution à la sémantique des temps historiques*, traduit de l’allemand par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock, Paris, Éditions de l’École des hautes études en sciences sociales, 1990, p. 134.
8. Reinhart KOSELLECK, *L’Expérience de l’histoire*, traduit par Alexandre Escudier, Paris, Éditions Gallimard/Éditions du Seuil, 1997, p. 98.
9. Je remercie Pierre Péniçon pour ses précisions quant à la traduction du terme.
10. Henri MESCHONNIC, *Politique du rythme*, Lagrasse, Éditions Verdier, 1995, p. 142. Théoricien du langage, Henri Meschonnic a très largement explicité cette notion d’historicité dans ses ouvrages, particulièrement dans la *Politique du Rythme*. Or ces critiques adressées aux historiens “positivistes” peuvent être d’un grand profit pour notre discipline. Cependant, la liaison étroite qu’il établit entre sujet et historicité ne peut être recevable comme telle par l’historien. Cette idée toutefois aide à comprendre comment et pourquoi l’histoire des vaincus n’est guère possible, hors d’une méthode critique des processus de mise à l’écart des acteurs de l’histoire dans la construction d’un sens de l’histoire.
11. Honoré de BALZAC, *Une ténébreuse affaire*, préface René Guise, Folio Classique, Paris, Éditions Gallimard, 1973, p. 31. Ce type de réflexion historique, sous forme d’incise, ponctue fréquemment les romans de Balzac dont l’ambition, comme on le sait, était d’écrire l’histoire de son temps à travers *La Comédie Humaine*.
12. Nicole MOZET, “De sel et d’or : Eugénie Grandet, Une histoire sans Histoire”, dans Catherine Nesci [dir.], *Corps/Décors : Femmes, orgies, parodies*, Amsterdam/Atlanta, GA, Éditions RODOPI, 1999, p. 215.
13. Le travail sur l’historicité est ici incomplet, car il serait nécessaire de mener l’analyse du sens (par rapport à la place faite au peuple, par exemple) dans son devenir jusqu’à la réussite du gouvernement représentatif dans sa concrétisation républicaine.
14. Adolphe THIERS, *La Monarchie de 1830*, Paris, Éditions Alexandre Mesnier, 1831, p. 85. (C’est moi qui souligne).
15. *Idem*, p. 10.
16. Voir Heinrich HEINE, *De la France*, traduction, notes et postface par Jean-Luc Besson, Paris, Éditions du Cerf, 1996, 380 p.
17. Adolphe THIERS, ouv. cité, p. 11.
18. *Idem*, p. 4. Notons la modernité de la pensée de Thiers, capable de distinguer la Révolution sociale de la Révolution politique. Distinction qui, dans leurs significations respectives, resteront identiques au cours de ces deux derniers siècles. Le politique est désormais synonyme de la politique et le social se rapporte aux conditions de chaque classe au sein d’une société régie par la politique. Sans interférence d’aucune sorte.
19. *Idem*, p. 37.

20. Je reprends ici la définition que j'ai donnée de l'événement dans Michèle RIOT-SARCEY, *Le Réel de l'Utopie*, Paris, Éditions Albin Michel, 1998, 309 p.
21. Adolphe THIERS, ouv. cité, p. 16.
22. Voir Jean-Claude CARON, "La Société des Amis du peuple", dans *1830 --Romantisme*, n° 28-29, 1980, pp. 169-180.
23. Voir, entre autres, la chapitre consacré au peuple par David H. PINKNEY, *La Révolution de 1830 en France*, Paris, Presses universitaires de France, 1988, 463 p.
24. Julie FANFERNOT, *L'Étincelle*, prospectus, 1833.
25. Karl MARX, *Der achtzehnte brumaire*, MEW, volume 8, p. 115, cité par Reinhart KOSELLECK, *L'Expérience de l'histoire*, ouv. cit, p. 93. Cette traduction m'apparaît plus explicite que celles des travaux en français sur le 18 brumaire.

---

### **Pour citer cet article**

#### Référence électronique

Michèle Riot-Sarcey, « Temps et histoire en débat. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 25 | 2002, mis en ligne le 25 mai 2005, Consulté le 05 février 2012. URL : <http://rh19.revues.org/index414.html> ; DOI : 10.4000/rh19.414

#### Référence papier

Michèle Riot-Sarcey, « Temps et histoire en débat. », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 25 | 2002, 7-13.

---

### **Droits d'auteur**

Tous droits réservés

---

### **Résumé / Abstract**

Temps et histoire ne marchent pas, comme on le sait, d'un même pas. C'est pourquoi il importe de distinguer le récit historique des constructions des contemporains. Michèle Riot-Sarcey interroge la notion d'historicité en se référant aux travaux de Koselleck. L'usage de l'historicité, dont elle donne une définition, permet alors d'analyser les enjeux du temps : enjeux sémantiques et politiques.

Comme exemple, et pour sa démonstration, Michèle Riot-Sarcey analyse un texte de Thiers de 1831, qui présente un usage du temps, alors mis au service d'une interprétation de 1830 d'où sont gommées les aspérités de l'événement, impossible à loger dans une vision linéaire du temps politique.

A debate on time and history. 'One never forgets' and 'everything can be forgotten'.

As we know, time and history do not walk in step. That is why it is important to distinguish historical narrative from constructions created by contemporary people. Referring to Koselleck's works, Michèle Riot-Sarcey tackles the notion of historicity ('*historicité*'). The use of historicity, (for which a definition is provided), enables us to analyse the main issues at stake in the study of time : semantic and political stakes.

For example, to serve her demonstration, Michèle Riot-Sarcey analyses an 1831 text by Thiers, in which time is utilised for an interpretation of the 1830 revolution from which the main bumps (traces ?) of the event had been erased, because they did not fit into the mould of a linear vision of political time.

*Licence portant sur le document* : Tous droits réservés